

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, les arrérages alors doivent avoir été payés ; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration de ce journal doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



ANNONCES :

Première insertion 10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc. 3 centins par ligne
Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

MM J. B. Rolland & Fils, libraires à Montréal
M. J. A. Langlais, libraire à St. Roch de Québec ont bien voulu se charger de l'agence de la "Gazette des Campagnes."

ABONNEMENT : } Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première } ABONNEMENT :
\$1 PAR AN } Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité. } \$1 PAR AN

SOMMAIRE

Revue de la Semaine : Attentats contre la vie des souverains de l'Europe.—Les radicaux en France, dans leurs persécutions contre les institutions catholiques, s'attaquent jusqu'aux enfants, en essayant de priver les écoles de bois de chauffage.—Pose de la première pierre du monument commémoratif que l'on érige à Puebla, au Mexique, en honneur de Pie IX.—Distribution de \$10,800 en faveur des institutions de charité par la Banque d'Epargnes de la Cité et du District de Montréal.—Troubles à Manitoba lors des récentes élections pour le choix des députés à l'Assemblée Législative de la Province de Manitoba.—Conversions au Catholicisme, en Angleterre.—Distribution des prix à l'Institut Canadien de Québec, aux lauréats du concours dont le sujet était : "Eloge de l'agriculture ; ce qu'elle est dans la Province de Québec ; ce qu'elle devrait être ; M. l'abbé Provancher et Ed. A. Barnard ont été les heureux concurrents.

Causerie Agricole : Choix des vaches pour la laiterie.—Alimentation des vaches laitières.

Sujets divers : Les petites fermes ; conséquences de l'achat de terres auxquelles on ne peut accorder tous les soins et les améliorations nécessaires.—Le crédit agricole.—Sulfate de fer dans l'alimentation du bétail et des animaux de basse-cour.—Le fenouil donné aux vaches laitières.

Choses et autres : Nécessité de l'enseignement agricole dans nos campagnes ; donner le soin du jardinage aux jeunes enfants afin de les initier et les attacher à la culture du sol.—Exportation d'animaux en Europe.—Travaux de la saison.

Recettes : Moyen de faire perdre à la crème le goût de chou et de navets.—Colle liquide.

A nos abonnés.—Il est d'habitude pour plusieurs journalistes d'offrir à leurs abonnés des étrennes, sous forme de prime : la dureté des temps nous empêche de le faire. Pour notre part, nous leur demandons pour étrennes : une excuse de leur part pour n'avoir pas publié le numéro de la Gazette des Campagnes qui devait paraître la semaine dernière. Nous leur souhaitons en retour une année d'abondance et de bénédictions, et que, aidé de leur patronage (pour les retardataires, du prix de leur abonnement), nous puissions nous-même continuer notre tâche comme journaliste agricole, et apporter à la Gazette des Campagnes les changements qui lui sont si nécessaires pour en faire un journal qui soit digne de leur bienveillant encouragement.

REVUE DE LA SEMAINE

La plupart des journaux radicaux en France ont tenté, à l'exemple de la République Française de M. Gambetta, de faire passer Passaventi, l'assassin du roi Humbert pour un séide de la "faction bourboisienne catholique," et de délivrer leur parti d'un membre qui est bien à lui, mais qui le compromet.

Cette calomnie impudente n'a pu tenir devant les déclarations de Passaventi dans ses interrogatoires, ni devant les lettres écrites par lui à sa mère et à ses amis. Il appartient ouvertement au parti des assassins Orsani, Hoedel, Piuri, dont la queue assassine les rois et les otages, et dont la tête se compose des tribuns et des pamphlétaires qui poussent les masses ignorantes à tous les crimes en leur prêchant la haine des lois, de l'ordre social et des institutions qui les maintiennent.

Passaventi est devenu un assassin en lisant les journaux de la couleur de ceux qui essaient à le renier aujourd'hui. Malheur aux peuples assez abusés pour ne pas comprendre cette solidarité entre les instituteurs et leurs élèves !

Par ce temps d'attentat contre les souverains, les chemins ne sont pas sûrs pour les têtes couronnées. Aussi, en Allemagne et en Russie, a-t-on pris des mesures exceptionnelles de prudence en vue du retour de l'empereur Guillaume et du Czar. En ce qui concerne le souverain russe, le Wiener Extrablatt a reçu d'Odessa la note suivante, qu'il imprime en gros caractères :

En prévision du retour du czar à Saint-Petersbourg, des mesures de prudence les plus sérieuses ont été prises ici :

Trois cents agents de police en bourgeois sont arrivés de Moscou pour renforcer le service d'Odessa. Aujourd'hui (23 novembre) et demain, la garnison et les troupes des cantonnements voisins sont consignées. Sur tout le parcours du railway, entre Odessa et Moscou, sont échelonnés des soldats à trois cents pas de distance.

"Chose remarquable, écrit M. J. Chantrel, dans les Annales Catholiques, la Révolution s'est d'abord attaquée aux souverains légitimes, et particulièrement aux souverains catholiques ; maintenant qu'elle a achevé son œuvre de ce côté, et arrivant jusqu'au détournement du roi le plus auguste, le Pape,

qui représente l'autorité même de Dieu, elle ne respecte plus ni les princes protestants, ni les princes qui règnent en vertu de ses doctrines.

" Les rois ont laissé détrôner leurs frères sans voir la solidarité qui les unit tous, ils ont laissé détrôner le roi qui les traitait de fils et qui était en effet le plus ancien d'entre eux et le vrai fondateur des monarchies chrétiennes, et voici que leur tour est venu. C'est la justice de Dieu qui passe, justice miséricordieuse, si l'on comprenait la leçon qui est ainsi donnée."

L'assassinat politique est à l'ordre du jour, c'est une véritable contagion. Il y a quelques semaines on annonçait que M. Mannel Pardo, président du Sénat et ancien président de la République péruvienne avait été assassiné. Quelques semaines auparavant, l'Equateur, qui a vu l'assassinat du président Garcia Moreno et de l'Archevêque de Quito, Mgr Checa, était le théâtre d'un nouveau crime: Don Vicente Piedrahita, le représentant le plus éminent du parti conservateur, a été assassiné sur sa propriété de la Palestina, canton de Daule.

— On annonce la conversion simultanée de trente ministres de l'Eglise anglicane. Plusieurs d'entre eux ont renoncé à de riches prébendes et se sont réduits volontairement à la mendicité pour demeurer fidèles à la grâce. L'un d'eux est veuf et père de dix-huit enfants. Trois d'entre eux ont abjuré dans la chapelle des Dames du Sacré-Cœur, Rockhampton. Dans cette même chapelle, une jeune fille protestante, qui s'est aussi convertie, aurait vu la main de Pie IX se poser sur son épaule et la pousser dans le chœur et plusieurs autres personnes affirment avoir vu également cette main miraculeuse.

Les journaux anglais annoncent la conversion au catholicisme de lord Alexandre Gordon Lennox, frère du duc de Richmond et Gordon, le ministre de la reine.

Un jeune ministre anglican, le Révd. Georges Whitefield, a fait aussi son abjuration entre les mains de M. Fenton, curé de Saint-Jean de Jérusalem à Londres.

Enfin, une autre conversion a eu ce moment en Angleterre un retentissement considérable. C'est celle de M. Orby Shipley, le plus célèbre et le plus savant des ritualistes anglais. M. Shipley a, de plus, une fort belle situation de fortune. Cette conversion a allumé dans les journaux anglais, et surtout dans le *Times*, une vaste querelle de correspondants. On croit que la soumission de M. Shipley entraînera dans l'Eglise anglicane de nombreuses défections.

— On écrit à la *Décentralisation*, journal publié en France: " Une iniquité scandaleuse qui restera à la honte de nos administrateurs, nous est révélée: Le conseil municipal de Lyon refuse de chauffer les classes dirigées par les Frères de la doctrine Chrétienne et les Sœurs des communautés religieuses. Neuf mille enfants souffriraient du froid, six mille familles seraient violentées pour les obliger à envoyer leurs enfants dans les écoles laïques comblées de toutes ressources! Eh bien! non, vous ne les violentez pas; la conscience des honnêtes gens les protégera. Pour subvenir à ces frais, 12,000 francs sont nécessaires d'urgence: nous les demandons avec confiance à tous nos concitoyens. C'est une question d'humanité qui engage notre honneur. Dès aujourd'hui, une souscription est ouverte au secrétariat de l'archevêché. Les moindres sommes seront reçues avec empressement. Il faut que l'on apprenne une fois de plus de quel côté sont les vrais amis du peuple, de la liberté, du respect des convictions, et de quel côté sont les contempteurs de toute justice et les haines coupables."

La souscription, lisons-nous dans les *Annales Catholiques*, a reçu de nombreuses offrandes. Les enfants ne souffriront pas

du froid; mais on saura que les radicaux ne craignent pas de s'attaquer même à ces êtres innocents pour satisfaire leur haine contre la religion.

— Au moment de poser la première pierre du monument commémoratif que l'on érige à Puebla, au Mexique, en honneur de Pie IX, on a dressé un acte où sont enregistrés les noms du Président Porfirio Diaz, de l'évêque du diocèse, du gouverneur de la Province, et du président de la Société catholique. Le ministre des travaux publics a assisté à l'inauguration de ce monument destiné, d'après le procès-verbal, à perpétuer la mémoire du Souverain Pontife Pie IX, aimé de Dieu et des hommes, favorisé de Marie Immaculée, patriarche illustre à tant de titres.

— La Banque d'Epargnes de la Cité et du District de Montréal vient de distribuer \$10,800 aux institutions de charité de la ville de Montréal, dont voici la liste:

Sœurs Grises.....	\$ 1,500
St Patricks Orphan Asylum	1,000
St Bridget's House of Refuge.....	1,000
Sœurs de la Providence	700
Sœurs de la Miséricorde.....	600
Sœurs du Bon Pasteur	600
St Bridget's House of Refuge for Almoner Irish Poor ..	500
L'Asile St. Joseph	500
Protestant House of Industry and Refuge.....	500
Montreal General Hospital.....	450
Ladies Benevolent Society	400
Protestant Infants Home.....	400
Protestant Orphan Asylum.....	300
L'Asile des Aveugles.....	250
Montreal Dispensary.....	350
L'Asile des Sourdes-Muettes.....	200
Orphelins Catholiques rue Ste Catherine.....	200
L'Asile des Sourds Muets [Côteau St. Louis].....	200
Salle d'Asile rue Visitation.....	150
Industrial Rooms	150
University Laying in Hospital	150
Harvey Institute	150
Protestant Church Home.....	150
Salle d'Asile Nazareth.....	100
Salle d'Asile St. Joseph	100
Hospice St. Vincent de Paul.....	100
MacKay Institution for Protestant Deaf Mutes.....	100
Young Men's Hebrew Benevolent Society	100

\$10,800

— Les élections pour le choix des députés à l'Assemblée Législative de la Province de Manitoba ont donné lieu à des troubles sérieux de la part des orangistes. Voici ce que nous lisons dans le *Métis*:

" La nomination des candidats a eu lieu à St. Jean-Baptiste Rivière aux Prunes, mercredi dernier à midi comme partout ailleurs. MM. J. Taillefer, J. Grant, de la Rivière aux Maraies, et G. Klyne, de Ste. Agathe, présentèrent leurs bulletins de nomination à l'officier-rapporteur M. Turenne, qui à une heure, écarta ceux de MM. Klyne et Grant comme irréguliers et déclara M. Taillefer élu. Seuls les papiers de M. Taillefer avaient été rédigés et complétés suivant la loi. Cette élection par acclamation irrita naturellement un certain parti, et on dit que Martin proféra des menaces contre les prêtres et l'officier-rapporteur. Cependant, la foule se dispersa et tout parut rentrer dans l'ordre.

" Vers sept heures du soir, une bande d'hommes vint frapper

à la porte du presbytère de Messire Fillion en vociférant et en demandant M. Turenne avec des cris de mort. M. le curé leur répondit froidement qu'ils eurent à aller frapper à une autre porte de la maison, ce qu'ils firent. Cinq ou six de ces furieux se précipitèrent alors dans le presbytère, mais M. Fillion avait donné l'alarme, et M. Taillefer eut bientôt fait de jeter à la porte ces misérables audacieux. Quelques minutes après, la troupe orangiste s'éloignait.

Le lendemain matin vers 6½ heures, au moment où Messire Charbonneau, jeune prêtre faible et maladif, montait vers l'étage supérieur du presbytère qui sert d'église, pour dire sa messe, il s'aperçut que la cuisine était envahie par une troupe d'hommes. Il courut avertir Messire Fillion qui descendit aussitôt. Il adressa la parole à ces gens en leur demandant ce qu'ils voulaient; on lui répondit insolemment qu'ils cherchaient M. Turenne. La mêlée s'engagea aussitôt, car en voyant ces furieux sauter à la gorge de M. le Curé, M. Taillefer tomba sur eux à bras raccourcis. Se voyant refoulés, les orangistes ouvrirent le feu sur les deux prêtres, sur MM. Taillefer et Turenne; M. Taillefer se sentit blessé et s'affaissa, mais il tira son revolver et fit feu à son tour une seule fois et perdit connaissance.

Les misérables entraînent alors messire Charbonneau au-tête, et au milieu d'une grêle de coups le jetèrent dans une des voitures qui partit au grand galop vers la Rivière aux Grâties, à sept ou huit milles de là. Arrivés chez Gallie, propriétaire d'hôtel et orangiste forcené, ils emprisonnèrent messire Charbonneau dans une chambre, lui firent une espèce de procès, une ignoble farce, après quoi il fut libéré sous caution jusqu'à lundi.

Telle est la version qui nous a été donnée. A l'heure qu'il est, M. Taillefer est dangereusement blessé; Klyue est à Winnipeg pour protester contre l'action de l'officier-rapporteur, la police est à la Rivière-aux-Grâties, et les plus étranges rumeurs sont en circulation.

Il y a un an et plus, nous annonçons à nos lecteurs que M. L. J. C. Fiset, protonotaire de Québec, avait généreusement mis à la disposition de MM. les Directeurs de l'Institut Canadien de cette ville, cent piastres en faveur d'un concours littéraire. Ce Monsieur en avait lui-même dicté le thème qui devait se rattacher entièrement à l'agriculture.

Deux de nos écrivains canadiens, constamment sur la brèche pour tout ce qui se rattache à l'agriculture, sont entrés en lice dans le but de répondre aux vœux de celui qui au moyen de ces écrits désirait contribuer à étendre l'enseignement agricole qui doit être le premier jalon planté.

M. Fiset ne se dissimule pas que l'avenir de notre Province est presque tout entier dans le développement de son agriculture; il a compris qu'il ne fallait rien négliger pour accroître la production des champs qui fournit de si amples éléments de succès à l'industrie et au commerce.

Au nom de la classe agricole, nous remercions M. Fiset, pour son attachement aux intérêts de l'agriculture, et pour le bel exemple qu'il vient d'offrir à ses confrères citadins, favorisés par la fortune: celui d'employer quelque argent dans le but de relever aux yeux de tous la profession agricole qui est sans contredit la plus noble et la plus indépendante.

L'Institut Canadien, il y a quelques jours, conviait le public de Québec à assister à la distribution des prix accordés aux lauréats: M. l'abbé L. Provancher, rédacteur du *Naturaliste Canadien*, et Ed. A. Barnard, directeur d'agriculture pour la Province de Québec.

Nous empruntons à l'*Événement* quelques détails à l'occasion de cette séance:

"Hier soir, a eu lieu la distribution de prix aux lauréats du concours de 1878 dont le sujet était: *Eloge de l'agriculture; ce qu'elle est dans la Province de Québec; ce qu'elle devrait être.* Le jury composé de l'hon. H. G. Joly, de M. S. Lesage et du Dr. Hubert LaRue, ayant fait rapport que M. Ed. A. Barnard, directeur d'agriculture, et l'abbé L. N. Provancher, étaient les auteurs des deux essais et qu'ils méritaient les prix offerts, les concurrents heureux ont reçu le premier, la somme de \$75, et le second la somme de \$25. Le Dr. LaRue, rapporteur du jury, a donné sous forme de rapport une véritable conférence qui aurait mérité d'entrer en lice avec les essais couronnés. M. Lesage, assistant commis-aire de l'agriculture, a donné ensuite des renseignements intéressants sur la loi d'agriculture telle qu'elle est aujourd'hui.

"En somme, le résultat du concours de 1878 est magnifique. Les essais couronnés, les discours du Dr. LaRue et de M. Lesage seront bientôt, nous l'espérons, livrés à la publicité et formeront un petit volume d'une importance considérable par les sujets qu'on y trouvera traités. Et le public en le lisant avec intérêt s'unira de cœur avec l'Institut-Canadien pour féliciter M. L. J. C. Fiset, le généreux bienfaiteur qui a donné ce prix."

CAUSERIE AGRICOLE

CHOIX DES VACHES POUR LA LAITIÈRE.

Le choix de bonnes vaches est une chose fort importante. L'expérience a maintes et maintes fois prouvé que parmi ces animaux il y en a dont le lait a beaucoup plus de consistance et est d'une qualité bien supérieure à celui des autres, et que cette supériorité de qualité ne dépend pas de la moindre quantité de lait que peuvent fournir des vaches d'une grosseur égale.

Il faut donc juger de la valeur d'une vache à lait par la quantité et de la quantité de la crème qu'aura produite son lait dans un espace de temps donné, plutôt que par la quantité de lait lui-même; et cette quantité et cette qualité de la crème produite varie suivant les individus.

Il faut que celui qui établit un troupeau de vaches laitières, commence par en acheter. Comme le cultivateur soigneux de ses propres intérêts ne vend pas ses meilleures vaches, mais les garde à l'écart, pour son usage, il en résultera que celui qui se tournera de vaches aux marchés aura toujours un mauvais choix: il n'y a qu'un remède à cet inconvénient, c'est de faire soi-même ses élèves, et d'acheter de jeunes veaux dans les fermes les plus recommandables.

Le meilleur âge d'une vache à lait est de quatre à cinq jusqu'à dix ans, bien que, lorsqu'une vache est vieille, elle donne à la vérité, une plus grande quantité de lait, mais il est de qualité inférieure, et la bête coûte plus à nourrir. Lorsqu'on achète des vaches pour en tirer parti de suite pour une laiterie, il faut qu'elles n'aient pas plus de six ans.

Comme parmi un grand nombre de vaches d'une même race il peut s'en rencontrer une dont le lait soit d'une qualité tout à fait différente de celui des autres, bien qu'à l'œil et au goût il puisse paraître semblable; et comme il est absolument nécessaire de connaître la qualité de lait produite par chaque vache il ne serait pas mauvais, comme règle invariable, que le premier jour de chaque mois, le lait de chaque vache soit trait et conservé à part, afin de mieux connaître, par ce moyen, la quantité

que chacune d'elles en donne, aussi bien que sa qualité.

— En comparant le lait de deux vaches pour en bien apprécier les qualités respectives, on devra faire attention au temps qui s'est écoulé depuis qu'elles ont mis bas ; car le lait d'une vache est toujours plus léger peu après qu'elle a vêlé que plus tard ; il s'épaissit graduellement à proportion que l'on s'éloigne de l'époque où elle a mis bas. Cependant le lait d'une vache qui a nouvellement vêlé a une couleur plus riche qu'en tout autre temps, mais surtout pendant les deux premières semaines c'est une teinte fauve que l'on ne doit pas désirer de voir au lait.

Faute de s'assurer de la bonne qualité du lait de ses vaches, il serait possible que le cultivateur fit chaque jour, pendant plusieurs années une dépense qui ne lui rapporterait rien.

Plusieurs autres avantages résulteraient nécessairement de cette règle qui réclame un peu de temps. Non-seulement il peut arriver que le lait d'une vache soit, en général, d'une qualité bien inférieure à celui des autres, et on lui donne, par conséquent, un faible produit, ce dont on ne manquerait pas de s'apercevoir ; mais il se pourrait que, par l'effet d'un mal accidentel ou de quelqu'autre circonstance, le lait d'une vache acquit un mauvais goût, ce qui gâterait tout le lait dont il serait mêlé, occasionnerait par là un dommage que l'on éviterait par la précaution que nous venons d'indiquer ; en outre, on échapperait au danger d'attribuer ce dommage à d'autres causes qui ne l'auraient pas produit.

Un autre avantage non moins important de cette mesure serait de mettre le cultivateur à même d'acquérir une prompte connaissance pratique par sa laiterie ; car il s'apercevra, de la sorte, de beaucoup de choses qui autrement lui échapperaient et qui peuvent influer sur ses bénéfices.

Ce qu'il importe, pour le cultivateur, le plus de connaître, ce sont la quantité et la qualité de lait que donne chaque vache isolément, et c'est au moyen d'un essai, d'un examen mensuel, que celles qui ont le soin de la laiterie, peuvent le constater.

ALIMENTATION DES VACHES LAITIÈRES.

La nourriture des vaches influe beaucoup sur la qualité ainsi que sur la quantité de leur lait : aussi le bon choix de leur nourriture est-il un objet de première importance pour le cultivateur soigneux.

Pour que des vaches donnent beaucoup de bon lait, il faut qu'elles soient en tout temps abondamment nourries ; l'herbe de bonnes prairies naturelles est reconnue pour être la nourriture la plus convenable à des vaches à lait. On sait que dans ces prairies il croît une grande variété de plantes, dont quelques-unes doivent être nécessairement plus favorables aux vaches que les autres ; on doit s'appliquer à reconnaître leurs qualités respectives pour en faire choix dans la formation des prairies. Le ray-grass, les fétuques sont de très-bonnes plantes dans les prairies ; le trèfle est un très-bon produit. Le sainfoin est un des meilleurs produits en prairies artificielles ; il augmente la quantité et améliore la qualité du lait des vaches qui s'en nourrissent.

La pureté de l'eau que l'on fait boire aux vaches est encore un article essentiel dans leur nourriture. Si on ne les en laisse pas manquer, si elles sont tenues proprement, couchées sèchement lorsqu'elles sont à l'étable, elles donnent une plus grande

quantité de lait et font en même temps un bon fumier, qui compensera complètement la peine que l'on prendra de les tenir convenablement.

Nous conseillons un nombre de cultivateurs qui se sont enrichis en accordant tous ces soins à leurs animaux.

Pour tirer un bénéfice important d'une laiterie, il ne suffit pas non-seulement d'accorder à la confection du beurre tous les soins requis, mais il faut encore que les vaches soient bien entretenues, pour ne pas perdre d'un côté ce que l'on gagnerait de l'autre.

Les vaches doivent nécessairement être tenues en parfaite santé et en bon état, surtout l'hiver ; car si on les laisse souffrir à cette saison de l'année, il est impossible qu'elles donnent beaucoup de lait, même lorsqu'elles reviendraient en bon état pendant l'été.

Il est certain que si une vache est maigre en hiver, quelque soin qu'on prenne ensuite, quelque nourriture qu'on lui donne, elle ne pourra fournir, pendant la saison d'été, une quantité de lait comparable à celle qu'elle aurait donnée, si on eût eu soin de la maintenir en bon état durant l'hiver. On doit non-seulement fournir constamment aux vaches une nourriture abondante et profitable, mais aussi les tenir sèchement, chaudement et proprement ; ce qui est facile en les curant et même en les étrillant bien.

Le cultivateur désireux d'augmenter les produits de sa laiterie ne se contentera pas d'avoir seulement pour l'hiver une provision de foin ou de fourrage sec de toutes espèces ; il aura soin, pour conserver ses vaches en bon état, de leur donner, au moment où le vert commence à manquer, moment où elles ont moins de lait ; il aura soin, disons-nous, de leur donner, avec le sec, des navets, des carottes, des patates, des betteraves, ou quelque autre substance nourrissante et succulente, et, s'il se peut, il continuera de nourrir ses vaches de même après qu'elles auront vêlé.

Il est profitable de donner des légumes aux vaches une ou deux fois par jour ; mais il y aurait de la perte à les en nourrir entièrement, car le rendement en lait ne compenserait pas la valeur des légumes qu'une seule vache consommerait dans ces trois repas, puisqu'elle peut en consommer jusqu'à 100 livres, et davantage.

Bien que les navets et les choux donnent un goût désagréable au lait des vaches dont ils forment la principale nourriture avec le foin ou la paille, si elles n'en mangent que ce qui est suffisant pour les maintenir en bon état, ce goût ne sera pas sensible, et, lors même qu'il existerait, il serait sans inconvénient pendant les premières semaines du printemps, parce qu'à cette époque le lait et le beurre frais étant rares on trouvera toujours à les vendre ; peut-être sera-ce à meilleur marché ; mais cette perte très-légère sera plus que compensée par le profit qu'on tirera de la grande quantité de lait que les vaches donneront pendant tout l'été suivant, et que l'on devra au soin que l'on aura eu de les bien nourrir pendant l'hiver.—Quant au goût que l'usage des légumes, pour les vaches, donne au lait, on peut y remédier en ayant recours à la recette que nous publions aujourd'hui.

D'après ces considérations, on voit de quelle importance il est, pour le cultivateur, d'avoir une ample provision de nourriture plus succulente que le foin seul à donner aux vaches, pour

entretenir le lait avec abondance depuis le moment où elles mettent bas jusqu'à celui où il y a suffisamment de vert.

Il faut non seulement avoir pendant l'hiver, pour les vaches, tous les soins que nous venons de détailler, mais encore que les attentions que l'on a pour elles ne se relâchent pas pendant l'été. Si on est contraint de retourner dans des pâturages où leurs ordures aient séjourné, elles pourront paraître dans l'abondance, tandis qu'elle souffriront réellement une pénurie qui tarira leur lait. De même si on laisse trop grandir l'herbe d'un prés avant d'y remettre, ils fouleront nécessairement beaucoup cette herbe qui contractera bientôt un goût de pourri qui répugne aux vaches; elles en mangeront moins et leur lait diminuera. Le même inconvénient aura lieu, si on les laisse au champ, sans abri, n'ayant pas même quelques herbes pour se soustraire aux ardeurs d'un soleil brûlant; de même qu'à l'automne, si on les y laisse exposées au froid, à une humidité constante, aux vents et à la pluie.

Tous ces inconvénients, si l'on n'y prend garde, nuiront aux produits d'une laiterie.

Le cultivateur doit bien se souvenir que la vache est un animal plus délicat qu'on ne pourrait le supposer, et quoiqu'elle puisse supporter, sans mourir, de grandes variations de température, elle en souffre beaucoup; l'effet de cette souffrance ne peut être sensible que pour les cultivateurs qui, prenant un grand intérêt à leurs troupeaux, les observent avec attention.

Une vache, pour jouir pleinement de son existence, ne doit pas éprouver un froid au-dessous de 10 degrés centigrades, ni une chaleur au-dessus de 15 degrés; et il est clair qu'on ne peut parvenir à cela qu'en ménageant à ses bestiaux des abris convenables lorsqu'ils sont aux champs, et des étables suffisamment chaudes pendant la saison de l'hiver.

(A suivre.)

Les petites fermes.

Les journaux ne cessent depuis assez longtemps de se faire les organes dévoués des plaintes de la culture, qui ne trouve plus dans la vente de ses produits un prix rémunérateur de ses soins, de ses travaux et des frais qui lui incombent. Tout le monde s'agit autour de cette question, parce que l'agriculture est la nourricière des peuples. Elle a, dans ces moments de crise industrielle à en subir les échecs, et à chercher de son côté les moyens de se soustraire à ses funestes conséquences, par une stricte économie et une surveillance plus attentive dans le ménage d'une ferme. Il n'est pas possible de toucher du doigt toutes les causes qui ajoutent au malaise de l'agriculture.

Il en est une cependant des plus déplorable pour le cultivateur qui est endetté, qui a acheté plus de terres qu'il pouvait en payer, s'appuyant pour cela sur de bonnes récoltes et sur la vente de ses produits. Ne réalisant peu ou pas du tout, il est obligé de s'endetter davantage, et sa ruine ne tarde pas à arriver. Faut-il s'en étonner lorsque l'on pénètre à l'intérieur de la ferme de ce cultivateur qui a été aussi imprudent. Les instruments sont mauvais, il lui est impossible d'en acheter de bons, par conséquent il laboure mal; ses animaux laissent à désirer sous bien des rapports; les assolements sont mal combinés, parce qu'il n'a pu faire de frais de main-d'œuvre; les engrais sont employés avec la plus grande parcimonie, il se trouve

dans l'impossibilité d'en acheter, et, de plus, ses écuries sont mal peuplées. Pour avoir de l'argent, il vend le meilleur de son troupeau, une partie de ses foin et de ses pailles; la culture des légumes coûte trop cher, et par conséquent il la laisse de côté. Enfin, toute son exploitation est misérable, et par suite les récoltes, loin d'être brillantes, ne sont pas même en rapport avec les dépenses qu'il a faites.

N'est-ce pas là ce qui se passe chez nombre de cultivateurs? Quelle différence avec celui qui a compris qu'il ne devait avoir qu'une certaine quantité de terres et conserver une partie de son capital pour les élever à leur maximum de rendement.

Nous livrons à la considération de nos lecteurs quelques observations sur cette cause du malaise qu'éprouvent nombre de cultivateurs. Nous les empruntons au *Journal de Québec*.

Tout le monde reconnaît qu'une petite ferme bien cultivée donne beaucoup plus de profits, comparativement, qu'une grande qui ne peut l'être bien, à cause de son étendue. Celui qui n'a qu'une petite étendue de terre, n'en néglige aucune partie; il n'en laisse pas la moindre parcelle sans en tirer parti.

La grandeur des terres, en Canada, est de 80 à 100 acres environ; et malgré cette vaste étendue, on voit des cultivateurs qui ont peine à y vivre, pendant qu'en France, la moyenne des terres n'est que de 15 acres, et on s'y maintient.

Les grandes terres d'ici exigeraient beaucoup plus de travaux qu'on en peut faire pour les bien cultiver; on est obligé de les négliger. Les engrais, il en faudrait trop et ce serait trop coûteux. On sème autant que possible sur des terres épuisées, sans s'occuper du rendement qu'on en aura, et sans songer qu'un acre de terre bien cultivé et bien engraisé peut produire comme quatre acres cultivés négligemment et sans engrais.

Dans les campagnes, au nord de cette ville, on voit de vastes champs infestés par la moutarde; la tâche serait trop forte d'entreprendre de détruire ces mauvaises herbes; il y en a trop grand. On laisse faire, et la récolte, surtout celle du foin, en souffre considérablement. Un peu moins de terre ensemencée rendrait la tâche plus facile et la récolte serait meilleure; et, sur une terre où l'on voit une famille qui a de la peine à vivre, on en verrait deux vivant bien, si cette terre était partagée en deux et bien cultivée.

On laisse des cornières de terre qu'on ne se donne pas la peine de labourer; dans les champs du meilleur sol, on laisse des monceaux de rochers qui en occupent une partie et qui pourraient être utilisés pour des clôtures, ou autrement.

Le cultivateur français transforme ses 15 acres de terres en un vrai jardin; pas un pouce de terre n'est perdu. Avec cela, il économise par tous les moyens possibles. Le Canadien aime à ne se priver de rien; plus il a plus il dépense, et souvent il dépense au-delà de ses revenus! Alors, il s'endette, sans s'inquiéter beaucoup quand et comment il pourra payer.

Dans un discours que le général Butler a prononcé à l'exposition des produits de la laiterie, à New York, il y a quelques jours, il a fait contraster la condition agricole des Etats-Unis, où la moyenne des fermes est de 100 acres, comme ici à peu près.

Il a cité des chiffres pris en 1860, époque où la population des Etats-Unis égalait à peu près celle de la France; à présent elle a 10 millions de plus.

En 1860, la France a donné 40 pour 100 plus de blé que les Etats-Unis, 35 pour 100 plus d'avoine, 5 fois autant d'orge, 2 1/2 fois plus de blé sarrasin; elle a produit 25 pour 100 plus de moutons, mais les Etats-Unis ont donné beaucoup plus d'autres bestiaux.

La même différence s'est fait sentir pour les œufs, le beurre, etc.

Dans les Etats-Unis, comme ici, on a de grandes terres, on n'y regarde pas. On y regardera de plus près lorsque les terres commenceront à se faire rares.

Le gouvernement américain a toujours supposé qu'en offrant 100 acres de terre, toute en prairie, aux colons, cela engagerait

le peuple à se livrer à l'agriculture, plus qu'en France, et que cela produirait beaucoup plus par tête. On ne regardait pas à l'étendue de lots accordés, les vastes régions de l'Ouest permettaient ces libéralités. Mais on a pu constater par une comparaison faite avec ce qui a lieu en France, qu'une petite terre, bien cultivée, produisait plus qu'une grande qu'on ne pouvait cultiver bien.

On ne doit donc pas toujours juger de la richesse d'un cultivateur par l'étendue de sa terre; mais par sa manière de cultiver, par ses habitudes économiques, l'absence du luxe dans sa maison.

Du crédit agricole.

En agriculture comme en industrie et en toutes choses, l'élément essentiel pour améliorer et féconder, c'est l'argent. Un capital roulant suffisant à tous les besoins, tel est l'indispensable condition de tout réel succès. Si cette condition fait défaut, forcément on se débat dans l'impuissance, et le progrès reste à l'état d'idéal, de théorie, d'irréalisable science.

D'un autre côté, le cultivateur qui a la bourse garnie n'est jamais pressé de vendre, peut toujours attendre les bons moments et tirer ainsi meilleur parti de ses denrées.

Or, il serait impossible de le nier, l'argent, le capital roulant généreux et abondant, voilà précisément ce qui fait le plus généralement défaut à nos fermiers. Aussi restent-ils pour la plupart fidèles à la routine, et les plus entreprenants même n'avancent pas qu'à pas de tortue. Toujours pressés de réaliser, toute attente leur est impossible. A la fin de l'année, le tiroir est vide, des paiements de toute espèce sont à effectuer, et il faut qu'ils vendent tout de suite, à tout prix pour se tirer d'affaire.

Mais pourquoi, dira-t-on, les cultivateurs n'empruntent-ils pas ? Pourquoi ? Parce qu'on ne veut pas leur prêter, ou parce que si on leur prête, les intérêts mangent le plus clair du bénéfice, quand il y a bénéfice.

Cependant n'exagérons pas. Le crédit agricole est difficile à organiser; impossible, non. Plusieurs contrées possèdent des banques où puisent chaque jour, suivant un taux modéré, propriétaires et cultivateurs. Que l'on protège, que l'on multiplie les institutions vraiment salutaires, elles porteront des fruits considérables. — Mais on n'y parviendra que par le dévouement et le sacrifice.

La difficulté consiste à trouver, pour l'agriculture, de l'argent à bon marché dans un pays où le commerce et l'industrie le paient très-cher, et encore avec de solides garanties. — Le chef d'usine ou de négoce peut supporter, bien qu'en grondant à part soi et très-justement, le taux de 7 et même de 8 pour 100; mais la propriété rurale, qui rapporte 3 pour 100; la culture courante, qui ne donne pas, année moyenne, 6 pour 100, ne sauraient emprunter à un chiffre pareil sans marcher à la ruine. C'est en vertu de cette raison que les banques agricoles ont à chercher ailleurs que les autres banques leur capital et leur rémunération.

Les cultivateurs qui trouvent facilement de l'argent et consentent à le payer 7 ou même 6 pour 100, s'engagent dans une voie désastreuse.

Voilà pour le taux de l'intérêt. — La durée du prêt en est le corollaire abusif ou rationnel. Il faut au paysan de l'argent à un an et non point à trois mois. Est-ce qu'on moissonne quatre fois par an le blé ou l'avoine ? — Non. Eh bien alors ! le laboureur, le fermier ne sauraient non plus mettre quatre fois par an la main à la poche. Ceux qui le font se ruinent petit à petit. Autant de renouvellement de billets, autant de surcharges pour le débiteur. La moisson venue la somme que l'on rend, tout en ayant l'air d'un prêt à 7 ou 8, chiffre déjà assez exorbitant, représente un intérêt à 10 ou 11, ce qui devient usuraire.

Quant à cette objection que les banquiers, trouvant le placement à 90 jours, ne voudraient pas opérer à 365 jours, elle tombe devant le fait constaté au début de cet article : l'institution de plusieurs banques agricoles et leur fonctionnement admirable. — Il ne s'agit de la part d'un groupe de propriétaires, de capitalistes, que de s'entendre pour imposer à telle maison d'es compte un taux d'encaisse et un taux de prêt. — Ne craignez

pas qu'il faille chercher longtemps et si loin pour trouver un pareil opérateur. Il gagnera moins peut-être sur chaque affaire; mais comme il en traitera beaucoup et qu'elles n'auront presque nulle chance d'échouer, cela fera compensation. Le caissier de la banque agricole dormira tranquille d'un bout à l'autre de l'année; tous les caissiers n'en pourraient pas dire autant.

Il est bien entendu d'ailleurs, que les prêts ne seraient faits qu'en vue d'améliorations profitables. L'emprunt leur devrait fournir des titres à cet égard. Autrement, ce serait ouvrir la porte à tous les abus, et justifier de nouveau le proverbe qui dit que la voie de l'emprunt est le plus court chemin de la ruine.

C'est pour n'avoir pas pris cette garantie que certaines banques agricoles ont donné de si tristes résultats. En effet, le cultivateur qui, au moment de la gêne et pour quoi que ce soit est sûr de trouver aussitôt sous la main ce qu'il lui faut pour se débarrasser, vit au jour le jour, ne s'inquiète de rien, boit, mange, dort, et se dit : " Une ferme est bien mauvaise quand elle ne peut nourrir un faînéant. " Or, d'une conduite pareille à la générale déconfiture, il n'y a qu'un pas.

D'ailleurs, au village, comme à la ville, Jean Gloriole existe. Jean Gloriole veut passer pour riche, il ne recule pour cela devant aucune dépense devant aucune folie. Il se hâte à tort et à travers, augmente ses terres, bâtit et embellit, enrichit brusquement son matériel et ses cultures, afferme à tous prix, fait à ses enfants qu'il marie des dots lourdes. Ah ! dame, c'est que tout cela coûte. Et Jean, qui n'avait pas d'argent, s'en est allé emprunter. Il a si bien emprunté que le voilà ruiné, et voici l'huissier tenant le papier qui, paragonnant le tout, met sur le chemin Jean et sa famille.

Il faut donc, je le répète, que le cultivateur ne puisse emprunter que pour améliorer ses terres au lieu de les agrandir, augmenter son bétail, prêter à son assolement, subvenir à ses besoins urgents devant rapporter profit, et qu'il prouve que tel sera et aura été l'emploi du crédit qu'il aura reçu. Alors, mais alors seulement loin de se mettre à la gêne, de se ruiner même, avec de l'intelligence, d'un peu d'éverant courage, il s'enrichira et n'aura plus qu'à applaudir celui qui lui aura fourni les moyens de se relever de sa position.

A. LEROY.

Sulfate de fer dans l'alimentation du bétail et des animaux de basse-cour.

Le fer étant un des éléments constitutifs du sang, quelques cultivateurs l'emploient avec succès, soit pour aider à l'engraissement des animaux, soit pour stimuler leur appétit, soit par mesure hygiénique et pour les conserver dans un bon état de santé, soit pour prévenir et même guider de nombreuses maladies, l'anémie, la cachexie, la pleuropneumonie contagieuse, etc., etc.

Cette pratique intelligente fortifie les animaux de travail, le bœuf et le cheval, et leur communique la force, l'énergie, la vigueur. Les élèves et les vaches laitières en ressentent d'aussi heureux effets que le bétail d'élevage.

M. Am. Turck conseille dans les *Chroniques de l'Agriculture*, l'emploi du fer comme remède, lorsque les troupeaux sont ravagés par la pleuropneumonie contagieuse; d'après sa propre expérience, le succès est complet, pourvu que le local occupé par les bêtes malades en traitement, ait été préalablement désinfecté par les moyens connus. M. Fleury, vétérinaire, a été tout aussi satisfait d'avoir administré du fer, pour combattre un autre fléau, la péripneumonie. Il serait bon d'essayer ce remède contre la peste bovine ou typhus des bêtes à cornes.

Les uns se servent du sulfate de fer ou couperose verte qu'ils mélangent à d'autres aliments dont l'odeur puisse déguiser celle de cette substance. D'autres préfèrent employer de l'eau ferrugineuse ou eau rouillée que l'on se procure en jetant de vieilles ferrailles dans les auges où vont s'abreuver les animaux, et en ayant soin de les agiter lorsqu'ils s'apprêtent à boire.

Les vaches nourries avec les betteraves.

Cette racine convient tout particulièrement à six vaches; elle

provoque une sécrétion abondante de lait qui fournit du beurre de meilleure qualité et en plus grande quantité que lorsque le navet est la base de la nourriture.

On entretient convenablement les vaches laitières avec 50 à 60 livres de betteraves par jour. On ne pourrait dépasser cette quantité sans inconvénient : les animaux s-raient exposés à des dévoiements liquides qui les feraient maigrir. La quantité de betteraves et en général de racines qu'il convient de faire consommer peut être appréciée facilement par l'aspect des excréments ; si ceux-ci sont trop liquides, il convient de diminuer la proportion de racines.

La betterave étant coupée, on y ajoute de la paille hachée de balles et des glumes de céréales (courte-paille) ; mais si l'on donnait le mélange aussitôt après sa préparation, l'animal ne manquerait pas de trier la betterave et de laisser la paille. Pour éviter cet inconvénient, on fait fermenter la paille durant trois à quatre jours avant de l'employer. De cette manière, la paille s'imprègne du suc de la betterave, et le tout est consommé indistinctement.

Il est bon d'ajouter à ce mélange une once de sel par tête de gros bétail.

Cette addition de nourriture sèche est reconnue nécessaire pour diminuer la crudité de la racine.

Outre cette quantité de betteraves, on donne encore aux vaches laitières du foin, faisant usage en même temps de farines d'orge, etc., pour accélérer la fermentation.

Pour les vaches à l'engrais, on diminue ordinairement l'emploi de la betterave et on augmente celui des nourritures plus sèches, telles que foin, patates, pulpe de betterave. La viande des animaux nourris avec addition de betteraves est de fort bonne qualité.

Le fenouil donné aux vaches laitières.

Il arrive fréquemment que, sans qu'on puisse en découvrir la cause, une vache tarit de lait, d'autres le retiennent, ou bien encore la sécrétion du lait diminue considérablement sans motifs apparents.

Ces causes de pertes proviennent souvent d'une disposition malade peu importante en elle-même et qui cependant agit fortement sur l'organisme. Dans le but de remédier à ce cas voici un moyen indiqué par la *Science pour tous* :

« Lorsque ce cas se présente, un des meilleurs moyens à employer pour le faire cesser consiste à faire prendre à l'animal une décoction de graine de fenouil dans du lait ; une infusion de feuilles de cette plante, à laquelle on ajoute du son ou de la farine produisent aussi un excellent effet et excitent fortement la sécrétion du lait chez la vache ; le même effet se produit sur tous les autres animaux domestiques. »

Outre ces propriétés lactifères, le fenouil en a encore une autre qui mérite l'attention des cultivateurs : c'est le goût excellent que le fenouil communique à la chair des animaux qui en mangent.

La culture de cette plante ombellifère est très-facile.

Dans un sol léger et substantiel, préalablement bien travaillé et modérément fumé, on trace, au printemps des raies peu profondes, espacées de 15 à 18 pouces. Dans ces raies on met, tous les huit à dix pouces quatre ou cinq graines de fenouil que l'on recouvre d'une poignée de terreau ou de fumier bien consommé.

Quand les jeunes plantes ont atteint deux à trois pouces de hauteur, on sarclé et on bine avec soin. On donne un second binage un mois plus tard, et, à la fin du même été, chaque paquet se transforme en une magnifique touffe fleurie atteignant plus de deux pieds de hauteur.

C'est à cette époque que l'on coupe les tiges alors bien feuillées et fleuries pour les faire sécher plus tard comme nous l'avons dit plus haut, ou les mélanger en petite quantité aux fourrages secs, aux légumes, etc., dont il modifie très-avantageusement les qualités.

Choses et autres.

Enseignez à vos enfants les éléments de l'agriculture, et dès le plus bas âge donnez-leur de petits instruments de jardinage ; accordez leur, s'il est possible, quelques perches de terre à cultiver, donnez leur le soin du jardin qui avoisine votre maison. Ils seront bien vite disposés à en faire usage, et ils ne tarderont pas à s'y attacher, à en être fiers, pour peu que vous les guiderez à le bien entretenir.

Pour les encourager, que la mère leur demande, à l'occasion des fêtes de famille, la plus belle fleur de leur parterre. Vous les familiariserez ainsi peu à peu avec une science dont ils auront plus tard à mettre les principes en application, et qui pourra les détourner de dissipations ruineuses. Souvent vous en recueillerez cet avantage immédiat que vous les éloignerez d'habituer les funestes, tout en les attachant à la culture du sol que trop souvent ils sont portés à mépriser.

Exportation d'animaux. — Nous voyons dans un tableau publié par le *Herald*, de Montréal, de mercredi, que les vapeurs de la ligne Beaver ont fait 12 voyages en Europe pendant la dernière saison et ont transporté 2 361 bêtes à cornes, 8 chevaux et 3 568 moutons. 2 296 bêtes à cornes ont été débarquées vivantes en Angleterre. 16 ont été débarquées mortes, et 40 ont dû être jetées par-dessus bord pendant la traversée. 3 427 moutons ont été débarqués vivants, 27 ont été débarqués morts et 114 ont dû être jetés par-dessus bord. La perte n'a été que 2.08 pour cent sur les bêtes à cornes et 3.20 sur les moutons, et le *Herald* dit que ce résultat satisfaisant pour les intéressés va stimuler les exportateurs pour l'année prochaine.

Travaux de la saison. — Les travaux d'intérieur sont les seuls possibles à cette saison de l'année, si ce n'est que pour le charroiyage du bois de chauffage que l'on ne doit pas négliger lorsque les chemins nous permettent de le faire.

Parmi les soins les plus nécessaires à donner au bétail, nous devons placer le soin de le tenir chaudement, ou du moins dans un milieu dont la température ne s'abaisse pas à moins de 5 à 6 degrés au-dessus de zéro.

La difficulté est d'obtenir cette température sans faire souffrir les animaux d'un autre inconvénient nuisible à leur santé, à savoir, un air étouffé et rempli de miasmes malsains produits par leurs déjections.

Dans ces jours de froid violent, il est nécessaire d'ouvrir le chéneau et les portes des étables et bergeries au moins pendant une heure chaque jour, à raison même de la nécessité de les tenir mieux closes que d'habitude pendant tout le reste du jour et de la nuit.

L'utilité de l'eau chaude, comme boisson doit être également comprise par tous les cultivateurs dans ces temps de froid rigoureux. En édulcorant l'eau chaude avec du son, des farines, etc., on activera les forces digestives du bétail ; les rations, soit d'entretien, soit d'engraisement, seront mieux digérées, et la production animale y gagnera.

RECETTES

Moyen de faire perdre à la crème le goût de choux, de navets, etc.

Il y a plusieurs moyens de faire perdre à la crème le goût désagréable qu'elle peut avoir, à cause des choux, navets, etc., qu'auraient mangés les vaches. En voici qui ont été essayés avec avantage : On ajoute au lait, en le mettant dans les terrines, un huitième d'eau bouillante ; on sait aussi qu'une petite quantité de salpêtre, mêlée au lait qu'on vient de traire, lui fait perdre tout goût étranger. On obtient aussi le même résultat en faisant chauffer la crème, et en la jetant toute chaude dans un vase d'eau froide, d'où on la retire aisément, parce qu'elle surnage à la surface.

Colle liquide.

On concasse de la colle-forte en petits morceaux, on en prend

35 parties qu'on fait mariner dans 100 parties d'acide acétique du commerce. La dissolution s'opère promptement. La colle li- quide qu'on obtient ainsi est très-cohérente et ne putréfié pas. L'acide acétique est sans action sur le plus grand nombre de substances que l'on désire coller.

LIVRES POUR ÉTRENNES.

Parmi les nombreuses collections de livres propres à être données comme étrennes aux enfants, la *Bibliothèque Rose* attire principalement l'attention par la grande variété de volumes dont elle est composée et par l'attrait particulier qu'elle a pour les enfants et les jeunes gens. Quoi de plus attachant en effet que ces volumes si bien finis, si bien illustrés et qui contiennent de si belles histoires ? Qui n'a entendu parler de l'*Histoire de mes Amis* par Achard ; *Enfances célèbres* par Collet ; de *Bigarotte*, et *En congé*, par Dlle Fleuriot ; de *Robinson Crusoe* par de Foë ; des œuvres de Dlle Gouraud entr'autres : *L'Enfant du Guide*, *Les deux enfants de St. Domingue*, *Mémoire d'un Caniche* ; *Le Livre de Maman*, *Enfants de la ferme*, *Cécile ou la petite Sainte*, *Mémoires d'un petit garçon*, *Le petit Colporteur*, *Lettres de deux poupés*, *Petite et Grande*, etc., etc. De *Gil Blas*, par Lesage ; *Arbre de Noël* par Marnier ; *Dettes de Ben-Aisia* par Mlle Maréchal ; *Robinsonnette* par Muller ; *Le Lac Albert* par Baker ; Des œuvres de Mme La Ctesse de Ségur entr'autres : *Pauvre Blaise*, *Comédies et Proverbes*, *Le mauvais génie*, *Après la pluie le beau temps*, *Les bons enfants*, *Les deux Nigauds*, *L'auberge de l'Ange gardien*, *Un bon petit Diable*, etc. *Les poches de mon Oncle* par Dlle Stolz ; *Petite fille aux Grand' Mères* par De Witt ; et une foule d'autres histoires toutes plus attrayantes les unes que les autres et qui se trouvent dans cette collection. Nous ne connaissons pas de meilleur stimulant pour encourager les enfants à bien faire leur devoir, qu'une récompense et il n'en est pas une qu'ils reçoivent avec plus de plaisir qu'un joli livre d'histoires.

Procurez-vous donc chez MM. J. B. Rolland & Fils, Libraires à Montréal, quelques volumes de la *Bibliothèque Rose*, pour les étrennes de vos enfants et nous sommes persuadés qu'ils vous seront plus reconnaissants de ce cadeau que si vous leur donniez quelque autre objet qui vous aurait coûté beaucoup plus cher et qui ne leur serait pas aussi utile. Le prix de ces volumes est très-modique, ils ne coûtent que 55 cents, franco par la poste.

PUBLICATION MUSICALE.

Le soussigné prépare en ce moment une édition soignée de seize compositions vocales, avec accompagnement de piano, écrites par son Excellence, Monsieur le Comte de Premio Réal, Consul-général d'Espagne en Canada, sur des paroles anglaises françaises et espagnoles :

1. Alone—Seul.
2. Love's anguish—Peines d'Amour—Penas de amore.
3. Constancy—Constance—Constancia,
4. Va, chère, dormir.
5. The strongest—Le plus fort—El mas fuerte.
6. A dream—Un rêve—Suenos.
7. Disenchantment—Désillusion—Desengano.
8. Thy bright eyes—Tes beaux yeux—Tos lindos ojos.
9. The empire of beauty—L'empire de la beauté—Imperio de la belleza.
10. Maraviglia.
11. Espagne.
12. The oath—Serment—Juramentos.
13. Absence—Absence—Ausencias.
14. Believe me—Crois-moi—Créeme.
15. Thy Gift—Tes dons—Tu prendas.
16. I will love thee always—Je t'aimerai toujours—Siempre te amara.

Le nombre d'exemplaire de ces compositions sera strictement limité au nombre de personnes qui se seront inscrites sur les listes des souscriptions déposées à

Montréal.....	chez A. J. BOUCHER.
".....	" C. C. DEZOUÇHE.
".....	" E. LAVIGNE.
Ottawa.....	" ORME & SON.
Chicago.....	" THS. J. FINNEY.
Nouvelle-Orléans.....	" PH. WERLEIN.
Québec.....	" A. LAVIGNE.

25, rue St. Jean, [Banque d'Épargnes.]

Ce volume, orné d'un magnifique portrait de l'auteur, sera prêt en novembre prochain.

Prix de l'exemplaire—\$2 50.

LE SCIENTIFIC AMERICAN.

Trente-quatrième Année.

Le Journal Scientifique le plus populaire de l'Univers.

\$3 20 par année seulement, y compris les frais de poste.

Hebdomadaire, 52 pages par an, formant un volume de 4,000 pages.

Le SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire de première classe, contenant seize pages, imprimé avec le goût le plus recherché, orné avec profusion des gravures les plus magnifiques représentant les inventions les plus récentes et les améliorations les plus nouvelles dans les sciences et dans les arts, et comprenant des faits nouveaux et intéressants sur l'Agriculture, l'Horticulture, le Foyer, la Santé, le Progrès Médical, la Science Sociale, l'Histoire Naturelle, la Géologie et l'Astronomie. Les essais des mieux réussis par les auteurs les plus éminents dans toutes les branches de la Science sont publiés dans le *Scientific American*.

Conditions, \$3 20 par année, \$1.60 pour six mois, frais de poste compris. Escompte aux agents. Un seul numéro, 10 cts. En vente dans tous les dépôts de journaux. Expédiez vos ordres par mandat sur la poste à MUNN & Cie, Editeurs, No. 87 Park Row, New-York.

PATENTES—MM. Munn & Cie, joignent à leur qualité d'éditeurs du *Scientific American*, celle de Solliciteurs de Patentes américaines et étrangères. Ils ont en 34 ans d'expérience comme tels et possèdent maintenant l'établissement le plus considérable de l'univers. Les patentes seront obtenues aux conditions les plus faciles. Un avis spécial est donné dans le *Scientific American* de toutes les patentes obtenues, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Grâce à l'immense circulation accordée, l'attention publique est attirée sur les mérites de la nouvelle patente, et les ventes et l'introduction sont facilement effectuées.

Toute personne qui a fait une nouvelle invention ou découverte peut s'assurer gratuitement si une patente peut probablement être obtenue, en écrivant aux soussignés. Nous expédions aussi gratuitement notre Manuel contenant les Lois de Patentes, Caveats, marques de Commerce, ce qu'elles coûtent et comment on se les procure, ainsi que des conseils sur les moyens d'obtenir des avances sur les inventions.

S'adresser pour le journal ou au sujet des patentes, à

MUNN & Co., 37 Park Row New-York,

Succursale coin des rues F et T et E.

Washington, D. C.

18 nov.

PRIÈRE A NOS ABONNÉS DE PAYER AU PLUS TOT.